



incivilise.ë, exotique, dangereux.se

incivilisé.e, exotique, dangereux.se

*reflexion sur l'identite de beurette, contre
l'humanite et pour l'auto-abolition*

Note préliminaire sur l'usage de la terminologie "race", "racialisation", "racise.e/r"

Cette terminologie a été l'objet de pas mal de textes et de controverses ces dernières années, nées de la stupidité crasse de l'esprit de quelques parisiens un peu paumés, qui aime victimiser les blanc-he-s et leur position vis-à-vis des personnes racisé-e-s. C'est vraiment chiant, encore aujourd'hui, d'avoir à ré-expliquer l'intérêt et le pourquoi de l'usage de ces termes, mais je me sens presque obligé de le faire vu le manque de réactivité « du milieu ».

Quand je parle de race, ce n'est certainement pas dû à une croyance en une existence biologique, au contraire. Ce qui est soutenu en faisant l'usage de cette terminologie, c'est l'existence sociale qui lui en a été donné ainsi que les effets matériels très réels qui en découle. Tout comme le genre, la race est une catégorie à prendre en compte dans nos analyses du monde si nous souhaitons réellement le détruire ; car détruire le monde, c'est détruire toute ses catégories, et ses défenseurs avec. Ne nous méprenons pas, quiconque prétend aujourd'hui à l'inexistence totale de ces catégories et refusent de les prendre en compte ne souhaitent pas leur destruction, mais les défend. Car ne pas reconnaître l'existence sociale qui leur en a été donné, c'est aussi nier la réalité violente qu'elles entraînent. Aujourd'hui, refuser de parler de la race et du genre n'est rien de plus qu'une tentative de naturalisation de ces catégories pour les faire s'imprégner dans le tissu social jusqu'à invisibilité et donc inexistence apparente.

Pour en revenir au sujet de départ, j'utilise -comme d'autre- cette terminologie de la racialisation, parce que j'aime la clarté de ce que ça implique, à savoir un processus par lequel une race est créée pour être imposée sur un individu, dans l'intention de le transformer. Cette terminologie dévoile la supercherie de la race : elle n'est rien d'autre qu'une division de plus visant à mieux régner, servant à justifier colonisation, « pacification » et [autres opérations politiques] //// Crève la société crève !

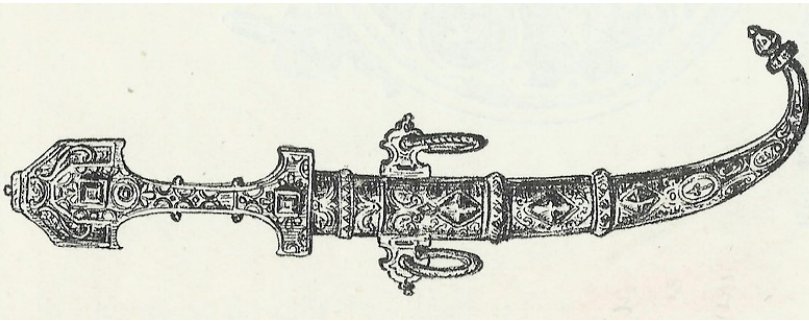
« Dans la société actuelle, il ne peut vraiment exister aucune catégorie d'identité, excepté dans la reconnaissance de comment cela produit l'opposé de l'identité désirée et stable qu'elle promet ; toute identité ne dit tout juste que l'histoire de guerre – guerres passées et guerres à venir – et les formations de pouvoir asymétriques qui ont amené des corps à leur moment collectif présent. »

Hostis I

Dans *Hostis*, on nous parle d'identités comme de catégorisations aptes à nous faire le récit de guerre. Ces identités, je les vois même comme une guerre qui se fait contre nous, tantôt en silence, tantôt dont les fracas assourdissant nous foutent la migraine. Les guerres/identités menées contre nous sont multiples, s'enchevêtrent et sont complexes ; je ne veux pas prétendre les comprendre toutes car ça me semble impossible, mais j'aimerais essayer de contribuer à une réflexion de ce qui se passe là où genre et race se croisent, sur la spécificité d'une identité genrée et racisée. Plus spécifiquement, c'est sur l'identité dite de beurette que j'aimerais me pencher, en réutilisant des textes qui ont nourri mon fil de pensée et en me basant sur la connaissance intime et personnelle que j'en ai. J'aimerais esquisser un projet anti-politique pour – si ce n'est aboutir – viser à la destruction des identités que l'on force sur nous.

Une salope exotique vener et plein de mauvaises intentions.





- I -

Vers mes 8 ans, quand ma famille et moi avons déménagé en France, on m'a dit que j'étais une beurette.

Aujourd'hui, je cherche une définition sur l'internet et j'en trouve plusieurs ; dans l'ordre :

- femme française dont la famille est originaire du Maghreb, en Afrique du Nord. Ce terme est le verlan de Rebeue.

- mot familier pour dire une pute.

« Un pote : elle est trop maquillée la meuf.

Moi : normal c'est une beurette ».

- Féminin de beur, signifie « Arabe ».

« Wesh elle est trop bonne la beurette là »

- Pute

« Ma beurette de luxe, t'es qu'une beurette. »

Si je me débarrasse maintenant de 'définition', ne cherchant plus que le terme beurette, on obtient une déferlante de site pornographique :

Des beurettes en tous genres se font défoncer le cul et la chatte avec ou sans hijab.

Un site incontournable dans lequel les beurettes sont mises à toutes les sauces. Un must pour l'amateur d'exotisme qui pourra se régaler

Ces femmes d'origine maghrébine qu'on appelle tous beurette s'adonnent au sexe arabe sans aucune retenue. Qu'elles soient soumises et voilées ou pas.

L'identité de beurette s'est construite a ainsi été construite autour d'une exacerbation intense d'une race et d'un genre – de deux catégories construites visant à façonner un moule se voulant apposable à toutes celles auquel il se destine (donc 'la' femme française dont la famille est originaire du maghreb, en afrique du nord.).

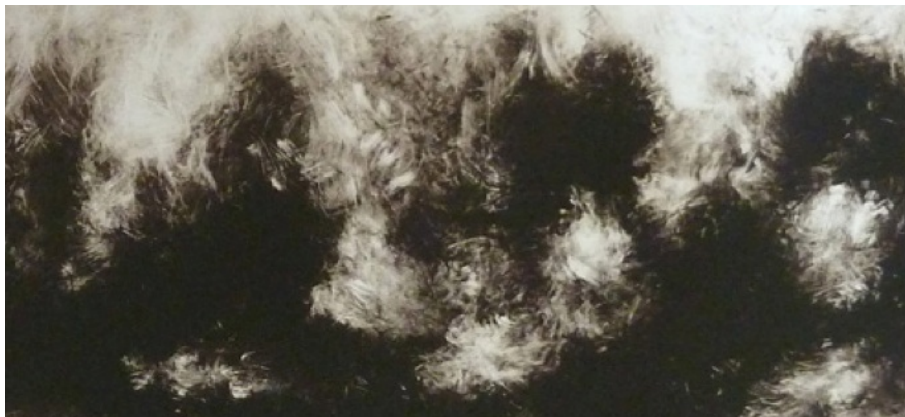
Deux variations autour d'un genre racisé émergent de cette ***appellation***¹, deux facettes d'une même pièce :

- la beurette salope, cette petite pute dévoilée et libérée, facile, baisable, colonisée et intégrée, dispo
- la beurette « princesse du désert » : exotique, mystérieuse, à dévoiler (métaphoriquement et/ou littéralement). Quoiqu'il arrive, à conquérir, à coloniser, piller, violer, à intégrer.

Se faire appeler beurette, c'est déjà avoir perdu d'avance à un jeu que l'on n'a pas choisi, c'est non seulement être écrit-e et inscrit-e dans une perspective d'identité de race et de genre que tu ne maîtrise pas, mais en plus dans une identité fatalement perdante. Parce qu'avant même de naître, ces identités nous sont déjà attribués, outils de contentions² immatériels destinés à nous maîtriser, à nous restreindre, nous marquant au fer avant même que notre existence ne soit une réalité. Comme des parasites, des esprits malveillants, elles se manifestent en prenant possession de nous, nos corps, nos pensées, nous faisant croire qu'elles s'inscrivent dans nos chairs et ne font qu'un avec nous, mais la réalité, c'est qu'avant elles, avant d'être appelé-e, **nous ne sommes rien.**

Avec l'identité de beurette, c'est un rapport à la blancheur et à l'occident qui se négocie. Ce qui se joue, c'est une volonté d'intégrer , de nommer; or, dans le jeu de l'intégration, nul-le ne peut être autre chose que perdant-e ; accepter d'être intégré-e, c'est accepter l'**appellation** : tu es marqué-e, restreint-e, délimité-e, tu perds - le refuser, c'est aussi refuser l'appellation, et c'est s'y opposer, mais ils t'appelleront quand même parce que l'inconnu leur font peur.

Être **appelé-e** beurette, c'est se voir attribuer un corps sexualisé à outrance, parce qu'au final, ton existence ne se mesure qu'en terme de ressources à piller. Ce que tu pourras jamais être n'est pas sensé t'appartenir.



[1]: En utilisant ce terme, je me réfère ici à la façon dont il est proposé et utilisé dans le texte *How to Destroy the world* (Comment détruire le monde), pensé comme la façon dont nous nous voyons accolé étiquettes et adjectifs etc, la façon dont nous sommes 'marqués' comme homme ou femme, comme noir-e beur-ette ou latinx etc. « 'Appeler' est la violence, la menace et la cruauté du signifiant forcé à coller sur le rien qui échappe, excède, est trop peu et échoue lui-même continuellement ».

[2]: J'emploie ici le terme sous le sens utilisé dans l'élevage, la domestication : « la contention est un ensemble de techniques et de matériels destinés à immobiliser le bétail, pour le calmer et le manipuler avec une sécurité accrue (pour l'animal et l'éleveur), ». Ici, nous sommes à la fois l'animal et l'éleveur.

Dans « Toward a decolonial feminism », María Lugones explore la construction coloniale et occidentale d'identité de genre racisée dans une civilisation ontologiquement construite autour d'une catégorisation forcenée et d'un processus d'appellation incessant ; dans ce dernier, une séparation se forme entre le civilisé et le non civilisé, l'humain et le non-humain. L'incivilisé, le non-blanc, est alors perçu comme non-humain, perçu comme existant en-dehors de l'humanité. Cette logique étant, elle décrit alors comment elle engendre un dimorphisme sexuel :

« [...] si je vois juste quant à la colonialité du genre dans la distinction entre l'humain et le non-humain, le sexe devait alors être isolé. Le genre et le sexe ne pouvait être inséparablement lié et racialisé. Le dimorphisme sexuel devint la base d'une compréhension dichotomique du genre, la caractéristique humaine. L'on pourrait vouloir faire remarquer que le sexe qui était mis à part dans la bestialisation du colonisé-e était, après tout, genré. Mais ce qui importe à mes yeux ici est que le sexe a été fait de telle façon à ce qu'il soit pris à part dans la caractérisation du colonisé-e. »

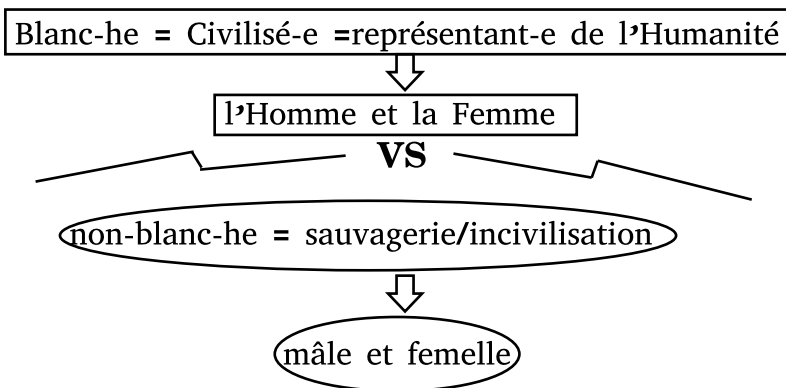
et continue plus loin:

« Faire du colonisé-e un être humain n'était pas un objectif colonial. On peut apprécier la difficulté d'imaginer cela clairement comme un objectif si l'on réalise que la transformation du colonisé-e en homme et en femme aurait été une transformation non pas en terme d'identité, mais de nature. »³

[3]: Lugones Maria, *Hypatia*, vol.25, no.4, "Towards a decolonial feminism", 2010

Ce que Lugones décrit ici m'intéresse dans ce qu'elle développe quant à la bestialisation sexuée qui est faite du colonisé-e. Être colonisé-e, nous l'avons vu, c'est être placé-e en dehors de l'humanité ; or l'humanité est ici comme une sorte de pack englobant le genre, qui est alors une des caractéristiques de l'Homme. Ce qu'on voit ici, c'est une division entre le sexe et le genre qui s'opère quand on en vient aux colonisé-e-s : leur manque d'humanité, leur animalité les empêche dans un premier temps de n'être rien d'autre que 'mâle' ou 'femelle' ; ce qui s'opère alors est la construction d'une sorte de genre qui sera alors utilisé comme outil civilisateur, comme outil de domestication.

Être dans la catégorie colonisé-e (et je propose ici de l'étendre à, aujourd'hui, racisé-e), c'est donc être en réalité extérieur à la catégorie de genre telle qu'elle est construite et apposé aux blanc-he-s ; c'est une catégorisation parallèle et Autre, qui ne saurait jamais atteindre celle, supérieure, d'une blanchéité genrée.



Dans le projet colonial et, aujourd'hui, post-colonial, ce que propose l'intégration n'est donc qu'un mirage à desseins destructifs. C'est un cheval de Troie, c'est un outil de guerre de plus destiné à nous mutiler. Dans les années -80, le terme de beurette était sensé être neutre voire positif, c'était « une femme maghrébine moderne ». Mais ces mots ne peuvent fonctionner ensemble, et le mensonge est plus claire aujourd'hui, parce qu'une beurette c'est une pute, et peut-être que si elle est assez servile elle aura droit à un morceau de modernité⁴. Mais il y aura toujours un soupçon d'incivilisation planant autour d'elle, et elles, tout comme 'leurs frères' seront toujours des immigré-e-s de première, deuxième, troisième générations⁵. Ceci dit, soyons clair : non pas que la modernité soit quelque chose à pleurer ; la modernité, ce n'est rien d'autre qu'un autre de ces fantômes après lesquelles les sociétés 'humaines' courent désespérément, pour 'aller de l'avant' dans cette idée de progression linéaire qu'ils nous comptent avec leurs Histoires. La modernité, c'est la quête du futur, de la productivité, c'est l'enfant de « la civilisation », celle qui nous étouffe et qu'on essaye de tuer en retour. La modernité, c'est aussi un nouveau nom pour la quête du progrès, qui n'est qu'une façon de cacher sous un concept rutilant la volonté d'écraser, et d'asseoir la domination d'un groupe sur tout ce qui l'entoure. Raser les forêts et les remplacer par des monocultures exploitables, domestiquer les animaux qui peuvent l'être, tuer les autres ou les dompter et les enfermer dans des zoos, créer des machines pour construire plus vite en payant moins de gen-te-s et pour les écraser elleux et leurs révoltes et les rendre dépendant-e-s de ce type de production⁶, détruire tout ce qui ne peut être maîtriser et plier le reste sous la volonté d'hommes à la peau rose ou orange qui ont toujours plus soif de contrôle, qui veulent écraser, neutraliser tout ce qui les dépasse. La modernité et

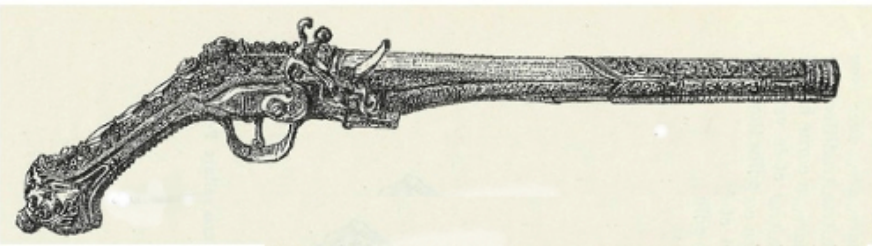
le progrès, se sont les outils pour le règne glorieux et victorieux de l'humanité, mais ce qu'on voudrait, c'est en finir avec l'humanité et sa force destructrice, en finir avec la catégorie ultime, celle de la classe de ceux qui dissèquent et catégorisent, décident si oui ou non tu es assez bien pour les rejoindre. L'objectif ultime, c'est fuir l'humanité. Fuir l'humanité pour mieux la détruire par la suite.

[4]: C'est la 'grosse arnaque' d'une société post-colonialisme : offrir une version batardisée d'humanité pour acheter la paix sociale et entamer un processus d'intégration. Le refus total d'accès à l'humanité, dans le cadre du maghreb par exemple, je le conçois comme un outil colonisateur à vocation d'imposition brutale du pouvoir du colon. Je pense que la déshumanisation totale du sujet maghrébin a été une réalité notamment durant la période coloniale, mais je pense qu'aujourd'hui, elle a évolué vers quelque chose d'autre ; qu'on est passé de 'sujet incivilisé, sauvage, indigène, pas un membre réel de la société', à une 'sous-classe de la société'.

[5]: J'ai toujours détesté ce slogan que tous les petit-e-s blanc-he-s français scandent en manif parfois « première, deuxième, troisième génération, nous sommes tous des enfants d'immigrés ». Ce n'est pas le cas. Je vois bien l'intention pleine d'une commisération humanitaire qui se cache derrière, rien de bien méchant, mais bien bête. Nous n'avons pas, nous ne partageons pas la même réalité. Mes peurs ne sont pas les tiennes, nos ennemi-e-s ne sont pas toujours les mêmes.

[6]: Je pense ici aux luddites « travailleurs et travailleuses anglais qui, principalement dans les années 1811-1813, furent à la pointe d'un mouvement insurrectionnel s'attaquant aux machines industrielles » (*Les amis de Ludd – Bulletin d'information anti-industriel – vol.1*)

" On ne remédie pas à l'exclusion par l'inclusion
mais par l'attaque des forces qui excluent [...] "



- II -

Ce que j'essaie de tracer, se sont les lignes d'un projet de haine, de vengeance et destruction, de guerre ouverte contre la modernité, la civilisation et le monde. Ce n'est pas un projet politique, car le politique est une arme de la modernité et de la civilisation dont je désire aussi la fin. Les auteur-e-s de comment détruire le monde nous propose un projet qui m'enthousiasme, celui de s'attaquer aux forces qui excluent, d'attaquer ce qui produit de l'appellation. Il existe une soif de vengeance, et c'est cette soif que je propose d'utiliser comme arme. Ce n'est pas une soif qui se tempère, ni qui s'accommodera de changements et autres réformes, ou encore d'excuses. Cette soif n'est pas un appel à un retour dans le passé parce que c'est trop tard. Ce qui est fait est fait⁷.

Toi qui lis ce texte, peut-être que tu as également une connaissance intime et viscéral de ce sentiment. Qu'on est fatigué-e des projets politiques qui s'enturbannent de grandeur et de sacrifice. Nous avons déjà connu trop de sacrifices pour en faire de nouveaux, et peu importe la grandeur. Peut-être que la vengeance est 'basse' et sournoise, mais nos ennemi-e-s ne méritent pas mieux, et elle nous fait du bien, elle allume nos yeux et nos sourires dans la nuit.

[7]J'aimerais m'arrêter sur ce point et m'y attarder un court instant. En effet, le passé ne m'intéresse pas, en ce sens qu'il ne s'agit pas de quelque chose vers lequel j'aimerais retourner, je ne souhaite pas particulièrement retourner dans un passé fantasmé anté-colonisation. Peut-être que c'était génial ou peut-être pas, qui sait ? Je suis kabyle, et la kabylie a essuyé des occupations siècles et siècles durant, alors ni moi ni même ma grand-mère ne pourrait le savoir, de 'comment c'était avant'. Par contre ce que je sais pour sûr, c'est qui sont mes ennemi-e-s dans le présent. Je sais que dans le présent, des griffes coloniales nous lacèrent toujours, et que c'est celle de l'Etat français, mais que de façon plus large, c'est tout les États, c'est toutes les polices, c'est tout les puissant-e-s de ce monde, c'est ce monde.

Nos ennemi-e-s nous décrivent souvent comme excessivement émotionnel-le-s et plein-e-s de rage ; illes parlent parfois de notre manque de sang froid, et pendant la guerre d'Algérie, illes étaient terrifié-e-s, dans la pénombre, de la menace du sourire kabyle. Donnons-leur raison.

Hostis, encore une fois, formule ici très bien ce sentiment en posant que : « Nos ennemi-e-s ne peuvent jamais être pardonné-e-s. À la place, nous préconisons de punir et d'oublier. »

Pour en revenir à la question de l'identité, je vois bien en quoi ça peut sembler contradictoire. Mais notre projet n'étant pas politique, mais anti-politique, on s'en fout un peu. Le plan c'est juste d'attaquer et de faire mal, à quelque niveau que se soit. La contradiction, on peut l'utiliser aussi comme une force, et je rejoins sky palace lorsqu'elle dit que

« [...] nous voulons être libéré-e des relations sociales qui nous font femmes, queers, meufs racisées, trans, etc. Nous voulons être libéré-e de ces catégories elles-mêmes, mais l'expérience nous apprend que la seule façon de le faire est à travers elles. »⁸

Même si ces catégories nous étouffent, même si notre projet vise à leur destruction et tend à les révéler comme mascarade, nous devons aussi être conscient-e de la forme réelle qu'elles prennent quand nos ennemi-e-s nous nomment, nous désignent, mais aussi dans ce qu'elles nous construisent comme cibles aux yeux de ces dernier-e-s. Contradiction ou pas, en attendant nous savons comment reconnaître nos complices⁹.

[8]: Sky Palace, *Lies journal I*, « To be liberated from them (or through them) »

[9]: Ahaha, non fides et autres petits cons, non, on ne choisit pas nos complices en fonction de leur race, mais en fonction de comment elles se positionnent vis-à-vis de ces catégories. Ce qui est clair, c'est que vous vous placez comme des ennemi-e-s, et avec tout ce que ça peut comporter de conséquences, sachez-le.

J'ai pas envie de rester vague et théorique dans ces propos quant à l'usage de notre soif de vengeance dans nos projets de destruction. Même si certaines cibles semblent bien lointains voire abstraites et/ou inatteignables (par ex. détruire les identités, détruire la civilisation), l'attaque des personnes et structures participant à la maintenance de systèmes nous étant nuisible, au maintien de ce monde, reste très possible et excitant. Quand nous concoctons de nouveaux mauvais tours et mettons en place de nouveaux plans de vengeance, ça pique et pétille d'excitation à l'intérieur ; on a toujours un peu peur, mais on est toujours totalement effervescent-e-s.

Concrètement, attaquer ce monde et les identités dans lesquelles il t'enferme, ça va pouvoir se traduire de milliers de façons. Tu les attaque quand tu ferme le clapé du connard qui te fait une remarque dans la rue, que la violence que tu emploie soit verbale ou physique. Tu les attaque quand tu jettes un bol de soupe à la gueule du type qui raconte des conneries racistes, tu les attaque quand tu balance ton poing dans la gueule du gars qui demande ce que t'as entre les jambes, quand tu surmonte les murs de silence avec lesquels on t'a écrasé pour parler contre ton violeur et qu'il finit par fuir . Les identités, tu les attaque aussi en cramant une voiture de flic, en crevant le pneu du faf du quartier, en sabotant un projet qui détruit les forêts, en attaquant un labo qui fait des tests osseux pour déterminer l'âge des gen-te-s et mieux les expulser, en interrompant des discutes de blanc-he-s qui racontent n'importe quoi sur la race, en rendant visibles les ennemi-e-s aux yeux de complices potentielles en les marquant à coup de peinture (ou autre...), etc.

Les possibilités sont infinies ! L'essentiel, c'est que ça t'apporte du fun et abreuve ta soif, même si c'est momentané...

Contre la société et ses défenseur-ses
Contre l'humanité et pour l'abolition de soi et de toute
identités

If it cannot break it's egg shell, a chick will die without being born. We are the chick, the world is our egg. If we don't crack the world's shell, we will die without being born. Smash the world's shell ! -Chiho Saito



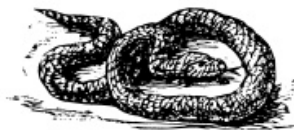
Plus de lectures :

En français

- "Contre le genre, contre la société"
- "Comment Détruire le Monde", Ignorant Research Institute
- "Nihilisme du genre: un anti-manifeste", Alyson Escalante
- "Dangerous spaces"

En anglais

- "Towards a Decolonial Feminism", Maria Lugones
- Lies Journal, vol 1 & 2
- Hostis 1 & 2
- "War on Patriarchy, war on the Death Technology" (Untorelli Press)
- "Queer Fire" (Untorelli Press)
- "S.T.A.R.: Survival, Revolt, and Queer Antagonist Struggle"



BreakDown edition

BREAKDOWNEDITION@RISEUP.NET

BREAKDOWN.NOBLOGS.ORG

Ce que j'essaye de tracer, se sont les lignes d'un projet de haine, de vengeance et destruction, de guerre ouverte contre la modernité, la civilisation et le monde.[...] Il existe une soif de vengeance, et c'est cette soif que je propose d'utiliser comme arme. Ce n'est pas une soif qui se tempère, ni qui s'accommodera de changements et autres réformes, ou encore d'excuses. Cette soif n'est pas un appel à un retour dans le passé parce que c'est trop tard.

